

et de la Laponie jusqu'aux cimes de l'Altai, aucun coin ne fut oublié. Une magnifique moisson récompensa ces courageux efforts. Les variantes, les chants nombreux, énumérés dans le trésor de la société, le Kalevala dut être refondu. Aujourd'hui, d'après la nouvelle et probablement définitive édition publiée en 1849, il ne compte pas moins de 50 chants et de 22.500 vers.

« La, étudiant le Kalevala, dit M. Leouzon Le Duc, on est comme fasciné par une création aussi étrange. C'est un monde qui se révèle et dont le type ne se reflète nulle part; c'est un abîme, dont s'exhalent des nuages orageux qui vous enveloppent de leurs noirs spirales, à travers lesquelles la magie fait scintiller de rougeâtres éclairs; c'est une lutte acharnée entre la lumière et les ténèbres, entre le bien et le mal, qui s'agitent sous incroyables personifications; c'est la nature divinisée sous tous les aspects, l'animation intellectuelle de tous les êtres, la mise en œuvre la plus féconde du pouvoir créateur. Les héros du Kalevala dépassent de cent pieds les héros d'Homère; leur bras est plus fort, leurs exploits plus grands. Souvent ils parlent comme les prophètes de la Bible, car souvent la phrase finnoise rivalise avec la phrase orientale. Au reste, dans le mouvement dramatique du Kalevala, il ne faut pas chercher le caractère rigoureusement suivi, un plan nettement dessiné, un style toujours soutenu. Le Kalevala n'est point une œuvre classique; ce n'est point non plus une œuvre romantique, dans le sens précis que l'on donne à ce mot. Du léger et du grave, du sublime et du trivial, du simple et de l'étrange, des développements logiques et des contradictions bizarres, voilà ce que l'on trouve dans ce poème national, qui, par son excentricité même, ouvre aux investigations de la science un champ si vaste et si curieux. »

KALF (Willem), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1630, mort en 1693. Il apprit son art sous Henri Pot, mais abandonna bientôt le genre historique cultive par son maître pour peindre des fruits, des vases, des natures mortes. Comme homme, c'était un causeur aimable, spirituel, instruit, qui excellait à raconter des anecdotes; comme peintre, il excéla dans le genre de la nature morte et dans lesquels il rendait admirablement la nature. On cite, comme son chef-d'œuvre, un *Melon coupé en deux et des noix de marron*, qu'on voit à Leyde.

KALGAN, ville forte de l'empire chinois, la même que *Chikang-Kiu-Kheou*, dans la prov. de Pé-Tchéli, à 230 kilom. N.-O. de Pékin, adossée à la grande muraille qui sépare la Mongolie de la Chine; chef de commerce de l'empire chinois avec la Russie, et une partie de la Mongolie. Cette ville, dit Timbowski (*Voyage en Chine*), tire son nom du mont voisin *Kalga*, qui signifie tort ou barrière. Comme les habitants de tout district voisin d'une ville ne la désignent jamais que par ces mots, la ville, les Russes, ayant entendu prononcer le mot *Kalga*, l'ont adopté comme nom propre. Les Chinois nomment ce lieu *Chang-Kiu-Kheou*.

KALGOVY ou **KALGOUDER**, île de la Russie d'Europe, dans l'Océan arctique, où elle forme une dépendance du gouvernement d'Arkhangel; par 68° 41' et 69° 27' de lat. N., et 46° 20' et 47° 30' de long. E. Sa circonférence est de 122 kilom. Elle mesure 90 kilom. du N. au S., 78 de l'E. à l'O. Montueuse vers le centre et arrosée par quatre rivières, dont deux peuvent être remontées assez haut pour grosses barques, sa superficie est presque entièrement couverte de mousse, de marécages, d'arbustes et de quelques plantes de peu d'utilité. On y trouve des renards et des isards, et une grande quantité d'oiseaux sauvages, de cygnes et d'autres oiseaux aquatiques. Les marchands d'Arkhangel y viennent tous les ans faire un commerce considérable de duvet, de plumes, de peaux, etc., avec le petit nombre de Samoyèdes qui l'habitent.

KALI s. m. (ka-li — ar, kali, proprement brûlé, rôti, du verbe *kala*, brûler. Cette plante a été ainsi appelée parce qu'on la fait brûler pour en tirer le sel. Les Hébreux ont aussi le mot *kali*, du verbe *kalah*, brûler, rôti. Les Chaldéens disent *kela* dans le même sens, et ils appellent ainsi la soude *kalia* ou *koulia*). Bot. Nom arabe de la soude.

— Techn. Cendre de la soude.

KALI, rivière de l'Indoustan. Elle prend sa source aux Himalayas, sous le nom de *Sa*, arrose le Népal et le royaume d'Oude, et se jette dans le Gograh, affluent du Gange, après un cours de 450 kilom.

KALI, la déesse Dourga sous sa forme terrible, dans la mythologie indienne. Kali est, en effet, le dieu destructeur, le temps, la mort.

KALI KRISHNA BHADOUR (le rajah), littérateur indien, né à Calcutta en 1805. A l'exemple de son père Radji Krishna, il s'est adonné à la culture des lettres sanscrits, a appris les langues et étudié les littératures de plusieurs peuples de l'Europe, et a été nommé membre des Sociétés asiatiques de Calcutta, de Paris et de Londres. Possesseur d'une imprimerie, Kali Krishna a fait imprimer ses ouvrages sanscrits, écrits en bengali et en indoustan, et des traductions, également de lui, d'ouvrages an-

glais en bengali, notamment les *Fables de Gay* (1836, in-8°), et d'ouvrages persans et sanscrits en anglais.

KALIANI, ville de l'Inde anglaise. V. CALIANDRY.

KALICH, ville de la Russie d'Europe. V. KALISCH.

KALICINE s. f. (ka-li-si-ne — de l'ar. *kali*, soude). Miner. Nom donné par P. Pisani à une substance translucide et jaunâtre, qui a été reconnue être un bicarbonate de potasse ayant exactement la même composition que le bicarbonate des laboratoires.

— Encycl. La *kalicine* a été découverte, il y a peu d'années, dans le Valais, sous un arbre mort. Elle était sous forme d'agregats salins, composés d'une infinité de petits cristaux, dans la masse desquels on apercevait des débris ligneux. L'analyse y a fait reconnaître 42,2 d'acide carbonique; 46,0 de potasse; 2,5 de carbonate de chaux; 1,34 de carbonate de magnésie; 3,6 de sable et de matières organiques; et 7,76 d'eau. Ce minéral, qu'on ne parait pas avoir rencontré ailleurs, n'est probablement qu'un produit accidentel. Dans tous les cas, il constitue le premier exemple de carbonate de potasse trouvé dans la nature.

KALIDASA ou **KALIDASA**, poète indien. V. CALIDASA.

KALIFE. V. CALIFE.

KALIL-ASCHRAF, sultan d'Égypte (1290-1293). Ses cruautés décidèrent ses sujets à l'assassiner, après un règne de trois ans. Il avait, dans cette courte période, conquis et saccagé Damas, et soumis toute la Syrie.

KALIL-PACHA, grand vizir, habile général d'Amurat II et de Mahomet II (1444-1453). Sorti des derniers rangs de l'armée, il obtint sa valeur les premiers grades, et parvint enfin au commandement en chef. Ce fut lui qui gagna, en 1444, sur les Hongrois, la bataille de Varna, où périt le roi Ladislas, et il contribua pour une large part à la prise de Constantinople (1453). À partir de cette époque, ses talents et son ambition paraissent avoir porté ombrage à Mahomet II, qui l'éloigna des affaires. Il mourut obscurement.

KALINA (Joseph-François-Jaroslav), littérateur tchèque, né en 1816, mort en 1847. Il s'occupa principalement de philologie et de linguistique, et acquit une connaissance approfondie des principales langues de l'Europe. Outre de nombreuses traductions, en langue tchèque, des chefs-d'œuvre des littératures anglaise, française, portugaise et polonaise, on a de lui: le *Grand Pantheon ou Histoire de toutes les langues de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique*; le *Grand Pantheon de la langue maternelle, comme la seule base sur laquelle puisse s'établir l'éducation des enfants*; le *Testament*, poème qui est un des chefs-d'œuvre de la langue et de la philologie en général, etc.

KALINSA (Valérien), publiciste polonais, né à Cracovie en 1826. Il suivit la carrière du journalisme et commença à se faire connaître comme rédacteur du *Czas*, journal politique fort répandu. Étant venu se fixer à Paris, il y a fait paraître ses premiers travaux littéraires dans plusieurs publications polonaises, et a publié de nombreux articles dans *l'Ami du peuple* (1845), *Revue de Posen*, la *Bibliothèque européenne*, etc. Kalinsa a publié séparément: *Aperçu de l'histoire de la littérature polonaise par Lestow Lukarewicz*; *Ce qu'a été la Pologne* (Cracovie, 1848, in-8°); la *Pologne par V. K.* (Lemberg, 1848); *Lettres sur Cracovie* (1850), ouvrage qui a eu un grand retentissement dans son pays; *Histoire de l'incendie de la ville de Cracovie* (1850); *Étude sur le vie de Thadée Lyszkiewicz* (Posen, 1853); *Gallie et Cracovie* (Paris, 1859), son meilleur ouvrage; *Des relations internationales de la Pologne au XIXe siècle*, etc.

KALINSKI (Jean-Damasçène), théologien et poète polonais, né dans le grand-duché de Posen en 1663, mort en 1726. Il devint recteur du collège de Dombrowie. On a de lui beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *Syprorum libri* (1715); *Bleziarum libri IV* (1713, in-4°). Kalinski a laissé, en outre, un recueil remarquable de *Sermans*; une description en vers de l'expédition des Polonais à Vienne, belle production poétique dans une langue pure et élégante, et une grande quantité d'autres poésies qui étaient fort goûtées dans son temps.

KALINSKI (Jérôme), poète polonais, né en 1702, mort en 1860. Il entra au service après la formation du grand-duché de Varsovie, assista, en 1808, à l'assaut de Zamosé, et devint plus tard auditeur général de l'armée polonaise, puis juge de première instance et conseiller d'Etat. On a de lui: *Fables, récits et poésies fugitives* (Varsovie, 1845, in-4°); *Poème sur la translation des dépouilles du prince Joseph Donatowski* (1814, in-4°); *Vers métriques* (1818, in-4°); et le *Pasteur d'Éloronna*, poème en quatre chants, etc.

KALIOUGA s. m. (ka-li-ou-ga — mot indou qui signifie, littér. *âge noir, âge de fer*). Chron. C'est en usage chez les Indus, et qui remonte à 3101 avant J.-C. On écrit aussi KALI-YOUGA.

KALIOUN s. m. (ka-li-oun). Pipe turque

à eau: *On s'informe si les témoins sont des hommes probes et honnêtes, s'ils fréquentent les mosques, s'ils se conforment aux prescriptions du Coran, et s'ils ne fument pas le kalouon*. (Dubeux.)

KALISCH ou **KALICH**, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 224 kilom. S.-O. de Varsovie, sur la rive droite de la Prochna, ch.-l. de l'ex-wowodie de ce nom; 12,000 hab. Tribunal civil; bibliothèque; collections scientifiques. Fabrication de lainages, toiles, cordons, ganterie. Elle est ceinte d'un mur flanqué de tours en ruine, et renferme un grand nombre d'églises et de couvents, une synagogue, une bibliothèque, un théâtre. Son ancien collège de jésuites était célèbre. Ses rues sont larges et bien pavées. Les mamons en sont bien bâties, et l'industrie y est active. Des manufactures de toiles et de draps, des fabriques de chapellerie, de cordonnerie, de ganterie y alimentent un commerce important. En 1796, les Polonais y battirent les Suédois. En 1813, le roi de Prusse et le czar y signèrent un traité d'alliance contre Napoléon. Le 11 et le 13 septembre 1831, il s'y livra deux combats sanglants entre les Russes et les Prussiens. En 1835, les souverains de Prusse et de Russie y firent manœuvrer leurs troupes, et, en 1841, un monument fut élevé par l'empereur Nicolas sur l'emplacement du camp construit à cette occasion.

KALISCH (David), poète amoritistique et librettiste, né à Breslau en 1820. S'étant rendu à Paris, il s'y lia intimement avec Heine et Proudhon, et y commença sa carrière littéraire, en écrivant des correspondances pendant quelques jours, en 1782, de retour en Allemagne; en 1846, il devint, à Leipzig, l'un des rédacteurs du *Charivari* d'Ottinger, et se rendit, l'année suivante, à Berlin, où il fonda, en 1848, le *Kladderadatsch*. Dans tous les cas, il constitue le premier exemple de journaliste pendant un an. En même temps, il écrivit pour le théâtre. Deux petites pièces, intitulées: *Cent mille thalers* et *Berlin, la nuit*, commencent sa réputation. En 1850, il vint à Berlin, plus de cent représentations, et firent bientôt partie du repertoire de toutes les scènes de l'Allemagne. Il en fut de même de la plupart de ses autres pièces, entre autres: *Le grand maître de la musique*, *Le berger hie élève*, *Berlin qui pleure et Berlin qui rit*, *l'Oncle d'or*, etc. Les qualités qui distinguent les œuvres de Kalisch de celles de ses nombreux imitateurs, sont une grande habileté de composition, des idées toujours nettement esquissées et bien soutenues, et une foule de saillies étincelantes d'esprit. Il a également fait preuve d'un talent tout particulier dans ses joyeux contes, où l'on trouve presque toujours quelque allusion politique, et dans deux recueils ont été publiés à Berlin en 1857 et en 1863. Toutefois, l'activité littéraire de Kalisch est toujours absorbée principalement dans ses romans: *Précis de la langue et de la philologie en général*, etc.

KALISSON s. m. (ka-li-son). Moll. Coquille du genre oscabron, qu'on trouve au Sénégal.

KALUM s. m. (ka-li-oum). Chim. Ancien nom du potassium.

KALKA, rivière de la Russie d'Europe. V. KHALKA.

KALKAR, ville de Prusse. V. CALGAR.

KALKAR (Christian-André-Hermann), théologien danois, né à Stockholm en 1802. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de théologie, de testamentisme et fut nommé professeur du diocèse d'Odense (1827), puis premier pasteur de *Neu-Nordenskjold de la grammatique* (Copenhague, 1828); *Questionum Biblicarum specimina* (Copenhague, 1833-1835); *Manuel d'exégèse* (Copenhague, 1836-1838, 2 vol.); *Lamentations critique et exégétique illustrées* (Copenhague, 1836); *Leçons sur l'histoire de la Bible* (Odense, t. I-II, 1837-1839); *De culte des idoles* (Odense, 1838-1839); *Leçons sur l'histoire de la Bible* (Odense, 1843), etc.

KALKAR (Henri DE), chartreux et écrivain ecclésiastique allemand. V. KALCAR.

KALKAS, peuplade asiatique. V. KHALKAS.

KALKATRICI s. m. (kal-ka-tri-ka). Erpét. Serpent qui habite les rivières et les étangs de la Nigritie.

KALKBRENNER (Chrétien), compositeur allemand, né à Minden en 1755, mort à Paris en 1806. Après avoir appris de son père, musicien distingué, les éléments de la musique, il étudia le violon, puis le piano, dans cette même ville. A dix-sept ans, il entra en qualité de choriste à l'Opéra. Dans cette haute position, Kalkbrenner composa quelque lui vailut, pour le théâtre, et appela sur lui l'attention des artistes par sa sollicitude de la cour. Cette œuvre remarquable fut le *Manuel de sonnerie*, un don d'argent de 50 thalers, qui lui fut remis en reconnaissance. Encouragé cependant par cette faible marque d'intérêt, le compositeur demanda un congé de deux ans pour aller étudier les situations musicales de France et de l'Italie. Le congé fut refusé, et Kalkbrenner, désespéré, eut un instant l'idée d'abandonner la carrière musicale, si productive en déceptions. Enfin la mauvaise for-

ture cessa ses rigueurs. Le landgrave vint à mourir, la chapelle fut abolie, et l'artiste, rendu à la liberté, fut, en 1788, appelé à Berlin par la reine de Prusse pour occuper le poste de maître de chapelle. Deux ans après, sous le règne de Frédéric-Guillaume II, il fut nommé directeur de la direction de la chapelle avec cette position, Kalkbrenner partit pour l'Allemagne, afin de se mêler au courant musical, arabe, français, et y vécut plusieurs années dans une situation malheureuse. En 1799, il suivit les troupes, lors de l'évacuation du royaume napoléonien, gagna Paris et y obtint une place de maître de chant au théâtre de l'Opéra, fonction qu'il conserva jusqu'à sa mort.

On doit à ce compositeur sept opéras français, dont quelques-uns, représentés en Allemagne, ont été favorablement accueillis, deux vatorios, *Sol et la Prise de Jéricho*, exécutés à l'Opéra de Paris, et des sonates pour clavecin, violon et violoncelle. Kalkbrenner a écrit, en outre, deux ouvrages didactiques: *Catécisme abrégé de l'histoire de la musique pour l'enseignement des amateurs*, et une *Histoire de la musique*, qui n'est qu'une amplification du premier traité. Ces volumes, au dire de gens compétents, fourmillent d'erreurs et d'inventions, mais ont moins de mérite que sans la moindre portée.

KALKBRENNER (Frédéric-Guillaume), pianiste allemand et compositeur pour le piano, né à Cassel en 1784, mort à Paris en 1849. L'éducation musicale de ce virtuose, commencée par son père, se continua pendant sa jeunesse à Cassel, et fut terminée au Conservatoire de Paris, dans la classe d'Adin, dont il suivit le cours de piano. C'est lui son professeur d'harmonie. En 1805, il obtint les premiers prix de piano et d'harmonie, et fut nommé directeur du Conservatoire, et se livra à l'enseignement. Quelques incartades de jeunesse, qui le déparèrent à son père, valurent à l'artiste un moment d'exil en Allemagne. Kalkbrenner se rendit à Vienne, et l'audition fréquente de la célèbre pianiste Clementi lui fit modifier sa méthode et son style. De retour à Paris en 1806, après la mort de son père, il se fit entendre dans quelques concerts, et devint pianiste à la mode. La vogue le suivit à Londres quand il passa en Angleterre, dans le courant de l'année 1814. Toutes les ladies de la cour le firent se glorifier du titre d'élève de Kalkbrenner, ainsi que fit plus tard, par nos belles Parisiennes, le million de prestidigitateurs de Henri Herz. En 1818, Kalkbrenner créa le monde musical de son invention du *Grand piano*, qui fut très apprécié (Copenhague, 1770, in-4°); *Observations sur les vagues effrénées attribuées à une seule déraison humaine, invention tombée, par bonheur, aujourd'hui dans le plus complet oubli*. A la fin de l'année 1823, cet artiste vint en France, et se fit entendre au célèbre harpiste Dizi, lit une longue et heureuse excursion en Allemagne. A son retour à Paris, en 1824, Kalkbrenner s'associa à Camille Pleyel pour l'exploitation d'une fabrique de pianos, qui acquit sous leur impulsion une grande importance, et dont la prospérité s'est maintenue jusqu'à ce jour. Fixé définitivement à Paris, Kalkbrenner se livra à l'enseignement et devint chef d'une école de pianistes qui se recommandait par une minutie d'exécution qui dégénère en métrivrie. Pour nous, cet artiste n'a jamais occupé qu'un rang troisième-secondaire. Son jeu muet, efféminé, cotonneux, faisait les délices de son siècle, qui se pâmait à ses petites tristes pièces, à peine effleurées, et aux mines gracieuses, au sourire efféminé, aux grâces penchées déployées par le virtuose, le tout mêlé à un style vulgaire et à un ton cabotin qui faisaient dire justement de lui par Korff, « qu'il avait l'air d'un bonbon tombé dans la boîte ». La vigueur et l'accent lui ont toujours fait défaut. Pianiste pour dames, de même qu'il est des cordonniers pour dames, voilà tout ce qu'a été Kalkbrenner.

Parmi ses nombreuses compositions, qui ne nous ont pas plus charmés que son talent, on cite trois concertos, des fantasies et variations avec orchestre, un septuor, un sextuor, deux quintets, un quatuor, cinq trios, huit duos, des sonates à quatre mains, des études, caprices et fugues, enfin une *Méthode pour apprendre le piano-forte à l'aide du quinquain* et un *Traité de composition*.

KALKBRENNER (Arthur), compositeur français, fils du précédent, né en 1828, mort à Paris en 1869. Après avoir longtemps habité la Bretagne, il vint se fixer à Paris, où il fut nommé directeur de l'école de composition distingué. On lui doit une foule de quadrilles, polkas, mazurkas, romances, balades, et un opéra intitulé, *L'Amour*, dont les paroles sont de MM. de Leuven et Scamille. Kalkbrenner, dit M. Soumireu, était une personnalité, non pas de son siècle, mais de sa génération. Prodigue à l'excès de son orgueil, de son esprit, de sa santé, il dépensait et gaspillait en vains caprices sa jeunesse et son argent. C'était, par excellence, le type du bohème, non pas du bohème déguenillé qui vit un peu au hasard, mais du bohème élégant, toujours irréprochablement mis, toujours à l'exécution remarquable, mais toujours en quête d'un billet de 100 francs.

KALKSINTER s. m. (kal-kssin-tér). Miner. Variété de chaux carbonatée cristalline.

à eau: *On s'informe si les témoins sont des hommes probes et honnêtes, s'ils fréquentent les mosques, s'ils se conforment aux prescriptions du Coran, et s'ils ne fument pas le kalouon*. (Dubeux.)

KALISCH ou **KALICH**, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 224 kilom. S.-O. de Varsovie, sur la rive droite de la Prochna, ch.-l. de l'ex-wowodie de ce nom; 12,000 hab. Tribunal civil; bibliothèque; collections scientifiques. Fabrication de lainages, toiles, cordons, ganterie. Elle est ceinte d'un mur flanqué de tours en ruine, et renferme un grand nombre d'églises et de couvents, une synagogue, une bibliothèque, un théâtre. Son ancien collège de jésuites était célèbre. Ses rues sont larges et bien pavées. Les mamons en sont bien bâties, et l'industrie y est active. Des manufactures de toiles et de draps, des fabriques de chapellerie, de cordonnerie, de ganterie y alimentent un commerce important. En 1796, les Polonais y battirent les Suédois. En 1813, le roi de Prusse et le czar y signèrent un traité d'alliance contre Napoléon. Le 11 et le 13 septembre 1831, il s'y livra deux combats sanglants entre les Russes et les Prussiens. En 1835, les souverains de Prusse et de Russie y firent manœuvrer leurs troupes, et, en 1841, un monument fut élevé par l'empereur Nicolas sur l'emplacement du camp construit à cette occasion.

KALISCH (David), poète amoritistique et librettiste, né à Breslau en 1820. S'étant rendu à Paris, il s'y lia intimement avec Heine et Proudhon, et y commença sa carrière littéraire, en écrivant des correspondances pendant quelques jours, en 1782, de retour en Allemagne; en 1846, il devint, à Leipzig, l'un des rédacteurs du *Charivari* d'Ottinger, et se rendit, l'année suivante, à Berlin, où il fonda, en 1848, le *Kladderadatsch*. Dans tous les cas, il constitue le premier exemple de journaliste pendant un an. En même temps, il écrivit pour le théâtre. Deux petites pièces, intitulées: *Cent mille thalers* et *Berlin, la nuit*, commencent sa réputation. En 1850, il vint à Berlin, plus de cent représentations, et firent bientôt partie du repertoire de toutes les scènes de l'Allemagne. Il en fut de même de la plupart de ses autres pièces, entre autres: *Le grand maître de la musique*, *Le berger hie élève*, *Berlin qui pleure et Berlin qui rit*, *l'Oncle d'or*, etc. Les qualités qui distinguent les œuvres de Kalisch de celles de ses nombreux imitateurs, sont une grande habileté de composition, des idées toujours nettement esquissées et bien soutenues, et une foule de saillies étincelantes d'esprit. Il a également fait preuve d'un talent tout particulier dans ses joyeux contes, où l'on trouve presque toujours quelque allusion politique, et dans deux recueils ont été publiés à Berlin en 1857 et en 1863. Toutefois, l'activité littéraire de Kalisch est toujours absorbée principalement dans ses romans: *Précis de la langue et de la philologie en général*, etc.

KALISSON s. m. (ka-li-son). Moll. Coquille du genre oscabron, qu'on trouve au Sénégal.

KALUM s. m. (ka-li-oum). Chim. Ancien nom du potassium.

KALKA, rivière de la Russie d'Europe. V. KHALKA.

KALKAR, ville de Prusse. V. CALGAR.

KALKAR (Christian-André-Hermann), théologien danois, né à Stockholm en 1802. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de théologie, de testamentisme et fut nommé professeur du diocèse d'Odense (1827), puis premier pasteur de *Neu-Nordenskjold de la grammatique* (Copenhague, 1828); *Questionum Biblicarum specimina* (Copenhague, 1833-1835); *Manuel d'exégèse* (Copenhague, 1836-1838, 2 vol.); *Lamentations critique et exégétique illustrées* (Copenhague, 1836); *Leçons sur l'histoire de la Bible* (Odense, t. I-II, 1837-1839); *De culte des idoles* (Odense, 1838-1839); *Leçons sur l'histoire de la Bible* (Odense, 1843), etc.

KALKAR (Henri DE), chartreux et écrivain ecclésiastique allemand. V. KALCAR.

KALKAS, peuplade asiatique. V. KHALKAS.

KALKATRICI s. m. (kal-ka-tri-ka). Erpét. Serpent qui habite les rivières et les étangs de la Nigritie.

KALKBRENNER (Chrétien), compositeur allemand, né à Minden en 1755, mort à Paris en 1806. Après avoir appris de son père, musicien distingué, les éléments de la musique, il étudia le violon, puis le piano, dans cette même ville. A dix-sept ans, il entra en qualité de choriste à l'Opéra. Dans cette haute position, Kalkbrenner composa quelque lui vailut, pour le théâtre, et appela sur lui l'attention des artistes par sa sollicitude de la cour. Cette œuvre remarquable fut le *Manuel de sonnerie*, un don d'argent de 50 thalers, qui lui fut remis en reconnaissance. Encouragé cependant par cette faible marque d'intérêt, le compositeur demanda un congé de deux ans pour aller étudier les situations musicales de France et de l'Italie. Le congé fut refusé, et Kalkbrenner, désespéré, eut un instant l'idée d'abandonner la carrière musicale, si productive en déceptions. Enfin la mauvaise for-

ture cessa ses rigueurs. Le landgrave vint à mourir, la chapelle fut abolie, et l'artiste, rendu à la liberté, fut, en 1788, appelé à Berlin par la reine de Prusse pour occuper le poste de maître de chapelle. Deux ans après, sous le règne de Frédéric-Guillaume II, il fut nommé directeur de la direction de la chapelle avec cette position, Kalkbrenner partit pour l'Allemagne, afin de se mêler au courant musical, arabe, français, et y vécut plusieurs années dans une situation malheureuse. En 1799, il suivit les troupes, lors de l'évacuation du royaume napoléonien, gagna Paris et y obtint une place de maître de chant au théâtre de l'Opéra, fonction qu'il conserva jusqu'à sa mort.

On doit à ce compositeur sept opéras français, dont quelques-uns, représentés en Allemagne, ont été favorablement accueillis, deux vatorios, *Sol et la Prise de Jéricho*, exécutés à l'Opéra de Paris, et des sonates pour clavecin, violon et violoncelle. Kalkbrenner a écrit, en outre, deux ouvrages didactiques: *Catécisme abrégé de l'histoire de la musique pour l'enseignement des amateurs*, et une *Histoire de la musique*, qui n'est qu'une amplification du premier traité. Ces volumes, au dire de gens compétents, fourmillent d'erreurs et d'inventions, mais ont moins de mérite que sans la moindre portée.

KALKBRENNER (Frédéric-Guillaume), pianiste allemand et compositeur pour le piano, né à Cassel en 1784, mort à Paris en 1849. L'éducation musicale de ce virtuose, commencée par son père, se continua pendant sa jeunesse à Cassel, et fut terminée au Conservatoire de Paris, dans la classe d'Adin, dont il suivit le cours de piano. C'est lui son professeur d'harmonie. En 1805, il obtint les premiers prix de piano et d'harmonie, et fut nommé directeur du Conservatoire, et se livra à l'enseignement. Quelques incartades de jeunesse, qui le déparèrent à son père, valurent à l'artiste un moment d'exil en Allemagne. Kalkbrenner se rendit à Vienne, et l'audition fréquente de la célèbre pianiste Clementi lui fit modifier sa méthode et son style. De retour à Paris en 1806, après la mort de son père, il se fit entendre dans quelques concerts, et devint pianiste à la mode. La vogue le suivit à Londres quand il passa en Angleterre, dans le courant de l'année 1814. Toutes les ladies de la cour le firent se glorifier du titre d'élève de Kalkbrenner, ainsi que fit plus tard, par nos belles Parisiennes, le million de prestidigitateurs de Henri Herz. En 1818, Kalkbrenner créa le monde musical de son invention du *Grand piano*, qui fut très apprécié (Copenhague, 1770, in-4°); *Observations sur les vagues effrénées attribuées à une seule déraison humaine, invention tombée, par bonheur, aujourd'hui dans le plus complet oubli*. A la fin de l'année 1823, cet artiste vint en France, et se fit entendre au célèbre harpiste Dizi, lit une longue et heureuse excursion en Allemagne. A son retour à Paris, en 1824, Kalkbrenner s'associa à Camille Pleyel pour l'exploitation d'une fabrique de pianos, qui acquit sous leur impulsion une grande importance, et dont la prospérité s'est maintenue jusqu'à ce jour. Fixé définitivement à Paris, Kalkbrenner se livra à l'enseignement et devint chef d'une école de pianistes qui se recommandait par une minutie d'exécution qui dégénère en métrivrie. Pour nous, cet artiste n'a jamais occupé qu'un rang troisième-secondaire. Son jeu muet, efféminé, cotonneux, faisait les délices de son siècle, qui se pâmait à ses petites tristes pièces, à peine effleurées, et aux mines gracieuses, au sourire efféminé, aux grâces penchées déployées par le virtuose, le tout mêlé à un style vulgaire et à un ton cabotin qui faisaient dire justement de lui par Korff, « qu'il avait l'air d'un bonbon tombé dans la boîte ». La vigueur et l'accent lui ont toujours fait défaut. Pianiste pour dames, de même qu'il est des cordonniers pour dames, voilà tout ce qu'a été Kalkbrenner.

Parmi ses nombreuses compositions, qui ne nous ont pas plus charmés que son talent, on cite trois concertos, des fantasies et variations avec orchestre, un septuor, un sextuor, deux quintets, un quatuor, cinq trios, huit duos, des sonates à quatre mains, des études, caprices et fugues, enfin une *Méthode pour apprendre le piano-forte à l'aide du quinquain* et un *Traité de composition*.

KALKBRENNER (Arthur), compositeur français, fils du précédent, né en 1828, mort à Paris en 1869. Après avoir longtemps habité la Bretagne, il vint se fixer à Paris, où il fut nommé directeur de l'école de composition distingué. On lui doit une foule de quadrilles, polkas, mazurkas, romances, balades, et un opéra intitulé, *L'Amour*, dont les paroles sont de MM. de Leuven et Scamille. Kalkbrenner, dit M. Soumireu, était une personnalité, non pas de son siècle, mais de sa génération. Prodigue à l'excès de son orgueil, de son esprit, de sa santé, il dépensait et gaspillait en vains caprices sa jeunesse et son argent. C'était, par excellence, le type du bohème, non pas du bohème déguenillé qui vit un peu au hasard, mais du bohème élégant, toujours irréprochablement mis, toujours à l'exécution remarquable, mais toujours en quête d'un billet de 100 francs.

KALKSINTER s. m. (kal-kssin-tér). Miner. Variété de chaux carbonatée cristalline.

KALKSPATH s. m. (kalk-spatt). Miner. Chaux carbonatée cristalline.

KALL s. m. (kal). Bot. Espèce d'euphorbe de l'Inde.

KALL (Jean-Christien), orientaliste et grand danois, d'origine allemande, né à Charlottenbourg, près de Berlin, en 1714, mort en 1775. Lors qu'il fut fait ses études à Jéna, il alla se fixer en Danemark, où il devint professeur des pages, puis du prince royal Frédéric; nommé professeur de langues orientales à l'université de Copenhague, il reçut les titres de conseiller d'Etat, de justice et de conférences. On lui doit: *Mammonidius sive de viciis tractatus* (1714, in-8°); *Specimen philosophie Arabum popularis* (1757-1760); *Philosophia Arabum popularis* (1760); *Philosophia Arabum popularis* (1764).

KALL (Abraham), érudit danois, fils du précédent, né à Aarhus en 1743, mort à Copenhague en 1821. Il fut successivement bibliothécaire à Copenhague, professeur de littérature grecque (1770), membre de l'Académie des sciences (1780), professeur de mythologie et d'histoire des beaux-arts à l'Académie de Charlottenbourg, et enfin historiographe des royaumes de Danemark et de Norvège. Kall fonda une caisse hypothécaire, une école de géographie commerciale, et vint autres établissements d'utilité publique. C'était un homme particulièrement versé dans la connaissance des antiquités. Outre de nombreux articles insérés dans divers recueils, notamment dans le *Thesaurus antiquitatum* de Henri Estienne, on lui doit un grand nombre d'ouvrages et de dissertations, parmi lesquelles nous citerons: *Specimen supplementi thesauri græcæ linguæ æthiopicæ et Theophrasti sententiæ* (Copenhague, 1760, in-8°); *Novitella de Scientia Historiæ medica* (Copenhague